

ANTIARESSE

N° 419 | 10.12.2023

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

Permanence et destruction

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

Pour en finir avec le terrorisme

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

Philosophie de l'Éducation: s'éclaircir les idées

LA POIRE D'ANGOISSE PAR SLOBODAN DESPOT

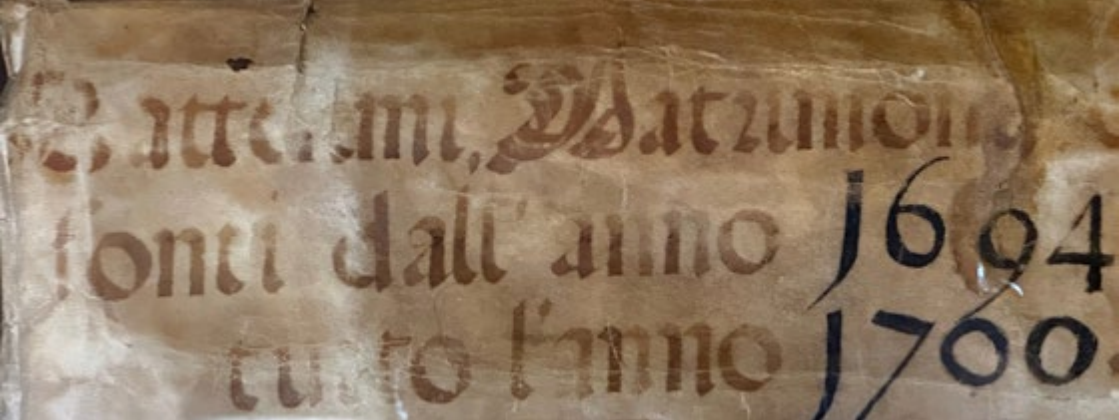
Le délire des eurocrates & le fusil de Tchékhov

PORTRAIT PAR ARIANE BILHERAN

Liliane Lurçat

*Chroniques de la vie humaine
au temps des robots*





LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Permanence et destruction (Hors saison, 2/2)

L'ETNA S'EST ENCORE ÉBROUÉE CES JOURS, JUSTE AVANT ET JUSTE APRÈS NOTRE PASSAGE. J'AURAIS AIMÉ ASSISTER AUX NOCES DE LA LAVE ET DE LA NEIGE, MAIS J'AI PASSÉ OUTRE LE PÈLERINAGE OBLIGÉ À LA FORGE DE VULCAIN. AU LIEU DE CELA, J'AI EXPLORÉ LE PIÉMONT DE CETTE DÉESSE PORTEUSE DE VIE ET DE DÉVASTATION COMME LES DIVINITÉS HINDOUES. C'EST UN MONDE ARCHAÏQUE ET COLORÉ, RICHE ET ORIGINAL.

Pour Jean-Michel Olivier.

CATANE, UNE LÉGENDE BAROQUE

Si votre route vous mène à Catane, ne manquez pas de visiter le Couvent des bénédictins de Saint-Nicolas. Il a échappé à la fois à l'éruption de 1693 et au tremblement de terre — encore plus dévastateur — qui l'a suivie. La coulée de feu, indolente comme les indigènes et sûre de son coup comme eux, avait mis deux mois à atteindre la ville. Les Catanais avaient eu le temps de construire des barrages de déflexion autour de leurs édifices importants. Le monastère est aujourd'hui entouré de murailles de pierre fondue, et partiellement assis sur elles — et rien n'est perdu! C'est une symbiose intelligente et saisis-

sante. Sous leur cuisine aux dimensions gargantuesques, les bénédictins avaient aménagé un faux cellier dans la lave, environnement parfait pour conserver leurs réserves de vivres. Si l'on écoute notre jeune guide, l'abbaye de Thélème qui abritait ces claustrés de bonne famille était nettement plus proche des voluptés rabelaisiennes que la démoniaque colonie de Crowley à Cefalù. C'est un jeune intellectuel enthousiaste, frais émoulu des facultés de sciences humaines — lesquelles, justement, ont repris et restauré la citadelle après sa confiscation par l'État maçonnique italien et son dépérissement subséquent. La maigreur de son ventre et l'ardeur de sa prédication évoquent bien davantage l'idéal ascétique que les bonnes joues et les

bedaines des moines paillards qui ont, selon lui, peuplé ces lieux. Oui, l'Université a sauvé cet étonnant et imposant cloître baroque qui abritait, tout au plus, une cinquantaine de pensionnaires privilégiés, mais il y a comme une pointe de ressentiment idéologique dans la peinture que ses guides donnent des bâtisseurs et premiers propriétaires du couvent. On peut les comprendre. Il faut bien affûter son regard et son esprit pour identifier quoi que ce soit de *chrétien* dans ce temple du goût antique. Les scènes d'Évangile et de martyr du grand escalier sont méconnaissables dans leur maniérisme baroque et les somptueux appartements du prieur — repris tels quels, tenez donc!, par les doyens universitaires — sont recouverts du sol au plafond de scènes païennes en trompe-l'œil. Quant aux mœurs... Ces bénédictins n'étaient pas les rugueux ascètes de Bernanos, mais des cadets de bonne famille dépossédés par la loi de succession — que leurs proches plus aisés ne laissaient pas dans le dénuement pour autant. La vocation spirituelle étant une option parfaitement dispensable, les arts étaient donc sans doute plus cultivés ici que les macérations — en particulier l'art culinaire. Federico de Roberto, au huitième chapitre de son roman historique et familial *Les Vice-rois*, donne un aperçu de la cuisine de ces sybarites. Il affirme, notamment, qu'on y confectionnait des *arancini* — les fameuses boules de riz farcies de Sicile — de la taille d'une pastèque, en portion individuelle, bien entendu.

Notre jeune guide, tel un disciple



post-moderne de Savonarole, insiste lourdement sur ces excès, mais il concède quand même aux bénédictins leur contribution au développement culturel et à la redécouverte archéologique de la Sicile. Pratiquement rasée par les catastrophes à l'aube des temps modernes, Catane a été reconstruite de manière cohérente dans le baroque triomphant qui caractérisait l'époque. La patine du temps a revêtu ces marbres et ces ors vaniteux d'un orient mélancolique. Et le couvent des bénédictins reste encore comme un témoignage des fastes oubliés. Car comme disait Talleyrand: qui n'a pas connu l'Ancien régime ne sait ce qu'est la douceur de vivre...

Cette supériorité de l'universitaire éclairé sur les profiteurs de l'obscurantisme ecclésiastique m'irrite un peu. J'ai envie de lui rappeler cette histoire consignée par l'évêque russe Tikhon dans son livre sur les saints de tous les jours: telle communauté monastique scandalisait toute la province par ses ripailles et son mode de vie dissolu. Lors de la révolution de 1917, les bolcheviks ont débarqué pour faire cesser cette abomination et contraindre les moines dépravés à abjurer leur foi (pour peu qu'ils en eussent!). Alors le père supérieur a rassemblé la fratrie et lui a tenu une



harangue inattendue: «Puisque nous avons si mal vécu, mes frères, sachons au moins bien mourir!» Aucun de ces jouisseurs n'a abjuré: ils se sont fait tuer jusqu'au dernier. Les bénédictins de Catane n'ont pas eu la chance (au point de vue céleste) de voir débarquer les commissaires en manteaux de cuir. Nous ne saurons jamais comment cette communauté d'esthètes et de païens aurait réagi face à l'épreuve, mais le martyre n'est pas à exclure.

Ces considérations n'entrent pas dans l'univers mental des archéologues et des historiens qui canalisent aujourd'hui la mémoire de Catane. Leur travail de conservation sur les reliques culturelles de l'ancien temps est d'ailleurs précieux et louable. Mais le diable est dans les détails. Tous les éléments d'architecture, d'ingénierie et de mobilier ajoutés par le XXe siècle dans cet écrin du goût baroque se détachent par leur désespérante, balourde et incurable laideur.

L'ŒIL ET LA PLUME

Le Château des Ours, construit par les Hohenstaufen au XIIIe siècle, est un autre édifice remarquable que la lave a miraculeusement épargné. Il sert aujourd'hui de musée archéologique. A son dernier étage, celui des expositions temporaires, j'ai fait une rencontre inattendue et lumineuse. A ma grande honte, j'ignorais que la Sicile fût la patrie d'un des plus grands photographes vivants. Ferdinando Scianna, depuis l'âge de dix-sept ans, a chanté l'univers sicilien à travers son objectif. Il a aussi réalisé des séries de photographie de mode humaines et émouvantes, notamment avec ce jeune modèle, Marpessa, une jeune femme d'allure mauresque et d'une beauté déchirante qu'on voit sur l'une des photos poser — les dépassant de la tête et des épaules — parmi les petites femmes ratatinées par les enfantements et les travaux, en fichu et grosses lunettes, de son village. J'ai rarement vu un tel contraste dans l'esthétique féminine. Rarement vu, aussi, un tel hommage aux racines et à la communauté. Mais Scianna est aussi un photographe littéraire, dans les deux sens du concept: conteur et portraitiste de gens de lettres. On croise dans son labyrinthe un Borges ou un Cartier-Bresson. Mais avant tout le regard pétillant de Leonardo Sciascia, l'ami d'une vie. Ferdinando compare sa complicité avec Leonardo Sciascia à cette amitié impérieuse qui traverse les siècles: celle de Montaigne avec le jeune Étienne de la Boétie. À ceci près que la relation des deux Français ne dura que quelques années,

alors que les deux Siciliens accomplirent un très long chemin ensemble, jusqu'à la mort de l'écrivain. L'œil du tandem est encore vivant, la plume a remis son capuchon depuis 1989.

La découverte de leur symbiose artistique a été un émerveillement pour moi. Et ces portraits de Siciliens anonymes de Ferdinando Scianna, ce sont les visages mêmes de ce vieux peuple italien, gouailleur et noble, tendre et coriace, roublard et vrai, dont Pasolini déplorait la disparition. Ce genre de jubilation, quand on ne fait qu'entrouvrir un coin du voile sur une œuvre unique, immense et encore inconnue, se fait de plus en plus rare avec l'âge. Catane restera pour moi la ville où j'ai découvert le regard de Ferdinando Scianna.

DES HOMMES QUI CHANTENT

Ce peuple encore peuple, je ne l'ai pas seulement vu dans une exposition de photographies. Je l'ai aussi écouté, tout au long de mon périple. En Sicile, ô surprise!, les hommes chantent encore dans les rues et les marchés. Et quelquefois d'une manière étonnamment émouvante. Parmi les nombreux estaminets du marché aux poissons de Catane, le *Vuciata*

est l'une des enseignes les plus populaires. Il s'est récemment annexé le concurrent d'en face, si bien que les serveurs font la navette d'un côté de la rue à l'autre. Le jeune homme qui s'occupait de nous était particulièrement vif et dégourdi — et il avait quelque chose de plus. Il donnait l'impression, assez rare, d'être entièrement présent dans chacun de ses mots, chacun de ses gestes. Son attention aux clients, à leurs souhaits, au contexte, était totale. Il ne marchait pas, mais trottait sans cesse. Lorsqu'il traversait la rue, j'avais remarqué qu'il chantait et sautillait en cadence, pour son propre plaisir. *Ninni* — c'était son surnom — avait une belle tête noire de Méditerranéen et un regard pétillant d'intelligence. Il avait vu du monde. «Tu n'as pas une allure à faire le serveur», lui ai-je fait observer. «Non, c'est aussi ce que me disait ma mère. — Les mères ont toujours des ambitions démesurées pour leurs fils, c'est notre drame avec elles», dis-je. *Ninni* avait été patron, il avait tenu avec son frère une pizzeria en Australie, mais le pays des kangourous l'avait débecté. Ce genre d'êtres, plus subtils qu'ils n'en donnent l'air, ont besoin de civilisation, au sens le plus incarné de ce mot: de compréhension sous-entendue, d'un sens intérieur de la juste mesure, de poésie, de gratuité. Il a refait son nid dans son pays, en Sicile. «Je vais bientôt être papa», nous annonça-t-il avec fierté en traçant comiquement devant son nombril un ventre arrondi, comme s'il était lui-même enceint. «Elle te voyait *dottore? Ingegnere?* — Bah! Ma mère aurait tant voulu



que je devienne avocat. Mais jamais je n'aurais fait partie de ces gens. Je ne peux pas les voir en peinture», s'exclama-t-il avec une expression plus colorée que ma traduction. Ninni savait parfaitement où était sa place en ce monde. «Si ta mère est déçue, donne-moi son numéro et je l'appellerai pour la rassurer, car elle a un bon fils», lui proposai-je. Au moment de l'addition, je réitérai ma proposition en tendant mon bloc-notes et le jeune homme resta interloqué. Il avait cru que je plaisantais. Il devint soudain grave et comme timide. «Oh, non, non, *grazie, ma non c'è bisogno...* elle le sait.» Il nous a raccompagnés et il est reparti à sa tâche en sautillant et chantant. Notre petit échange lui avait peut-être quand même fait plaisir.

Il m'avait, quant à moi, rappelé la simplicité de ce musicien croisé à Palerme avec son accordéon et son petit terrier vêtu comme un nain de cirque. Nous l'observions du coin de l'œil en dégustant des *arancini* dans une rue piétonne. Il était jeune, brun, souriant, édenté et long comme un jour sans pain (une unité de mesure qui devait lui être familière). Au passage d'une famille, soudain, le chien s'est mis à japper furieusement contre un enfant qui avait peut-être eu un geste brusque. Son maître l'a aussitôt réprimandé avec un accent du terroir et une expression de désarroi profond: «Mais qu'est-ce qui te prend, Billy? Il ne t'a rien fait, ce *bimbo*. Ça ne se fait pas, Billy!» La famille s'en était déjà allée et Billy s'était recroquevillé à ses pieds. Puis, l'instant d'après, avec sa culotte ridicule en velours côtelé et

son espèce de veston trop court, Billy s'était dressé sur ses pattes arrière pour lécher furieusement les mains de son maître. La scène avait quelque chose d'infiniment triste et d'émouvant. Le chien semblait avoir compris que ses écarts risquaient de priver le musicien — et lui-même du coup — de son gagne-pain. Quelques minutes plus tard, le musicien s'était remis à jouer et chanter puis il a tendu sa casquette aux alentours. Je lui ai donné quelques pièces, il a regardé le butin et il a dit: «Ça va nous faire le dîner, à Billy et à moi.» Billy d'abord. J'espérais qu'il avait une mère quelque part, une maison où rentrer, mais le pressentiment me serrait à la gorge que Billy était sa seule famille. C'était sans doute ridicule. J'ai mes moments de sentimentalité guimauve à la Edmondo de Amicis...

Et puis cet autre homme qui chante, mais cette fois sans bruit. Avec ses mains, dans le silence de son atelier de cuir, à Ortigia, l'île de Syracuse. Comme Ninni, comme les humains archaïques, Giampiero est entièrement investi dans son labeur, investi d'une présence totale et radieuse. On s'arrête, on l'écoute conter l'amour de son métier au point qu'on oublie même de lui acheter quelque chose —



et que lui oublie de vendre! Ses sacs et besaces, à l'enseigne de *La Fustella*, sont tous uniques et vendus à un prix dérisoire au vu des heures de travail. Mais nous voici soudain protégés, dans cette échoppe, de l'omniprésente cuistrerie comptable. Ce n'est plus le monde moderne des chiffres, mais un monde englouti où les choses ont une valeur en soi.

CE QUI RESTE QUAND TOUT A DISPARU

Comment? Je traverse l'antique Syracuse et je vous parle d'un artisan des quartiers populaires? Oui, car le fameux théâtre antique, qui devrait à lui seul motiver le détour, ne m'a pas impressionné. Il m'a même ennuyé un peu. Ce n'est pas sa faute, mais celle d'une administration des biens archéologiques pour le moins désinvolte, qui ne guide guère, qui explique mal et qui semble sous-entendre que le simple contact avec des lieux aussi augustes devrait suffire au salut du pèlerin. Soyons justes: celui de Taormina, pour peu qu'on s'appuie le labyrinthe des ruelles pièges-à-touristes, est lui magnifiquement préservé, avec une intelligence et une attention remarquables. On s'y sent littéralement transporté deux mille ans en arrière et l'on voit jouer du Sophocle sur ce promontoire miraculeux suspendu entre la mer et l'Etna. Une énergie sans déclin monte des pierres, démultipliée par l'exceptionnelle configuration des lieux.

Je l'avoue: les musées archéologiques ne m'intéressent guère. La contemplation des fragments, si intéressants soient-ils, ne me transporte

pas dans le temps comme l'immersion dans les lieux et dans leur topographie.

Cette immersion, que ce soit ici, à Rome ou à Athènes, nous rattache mieux que n'importe quelle prédication à nos racines. Nous sentons par tout notre corps de quel univers nous sommes issus. Ces arènes, ces amphithéâtres, ces temples témoignent d'un sens du rite et des proportions, d'une chorégraphie et d'une intuition de l'espace qui n'a fondamentalement pas changé en bientôt trois mille ans! Nos parlements, nos théâtres ou nos stades de sport obéissent aujourd'hui encore aux mêmes règles.

Gaston Roupnel, dans son *Histoire de la campagne française*, relevait que le réseau des routes, en France, n'avait jamais varié depuis l'époque romaine, se contentant d'entretenir et d'élargir le système existant. L'organisation traditionnelle de l'espace répond à une *nécessité* invariable. En le lisant, j'ai pensé: lorsqu'une civilisation cherchera à occuper les bas-fonds plutôt que les promontoires, qu'elle préférera la complexité à la simplification, qu'elle ignorera les plis du terrain et les subtilités du climat, nous saurons que ce n'est plus la nôtre. Roupnel n'avait pas connu les autoroutes, ce remplacement de la topographie par la géométrie. Il n'a pas connu non plus le transport aérien de masse. S'il avait vu ces prodiges, il aurait su que la civilisation européenne avait basculé dans autre chose. Mais ici, dans cette île qui passa tant de fois de main en main, quelque chose d'archaïque s'est conservé malgré les brassages, malgré les autoroutes et malgré les aéroports...

CODA: LA SPHÈRE PARFAITE

J'ai terminé mon périple sicilien, comme il se doit, par l'immense basilique de Monreale, aux abords de Palerme. J'y ai retrouvé, mais à une échelle monumentale, ce même scintillement mystique qui irradie de la chapelle Palatine. Au sommet de l'abside, la figure immense du Christ Pantocrator étend ses bras sur l'univers, comme pour rassembler et protéger tout son troupeau. Il pourrait figurer dans une coupole de Grèce ou de Russie. Il est hiératique, impassible, généreux, intemporel. Il veille jusqu'à la fin des temps sur cette île qui est comme une arche de Noé, un reflet en petit de toute Sa création. C'est, très exactement, le miroir inverse de la cosmogonie antique. Le titan Atlas, ancré dans la terre, porte sur ses épaules la voûte céleste pour l'éternité et par punition divine. Le Christ, du haut des cieux, embrasse et recouvre l'univers d'en bas, mais par divine miséricorde, autrement dit par amour. Les bras levés d'Atlas et les bras étendus du Christ se rejoignent pour créer la sphère parfaite où toute notre humanité, grecque et chrétienne, méditerranéenne et européenne, est contenue. Brisez cette ampoule, et



vous sentez déferler sur le monde tous les vents du chaos extérieur.

La Sicile est à la fois une terre du chaos, de la destruction, et un temple de la permanence. L'orgueilleux couvent des Bénédictins, l'un des deux plus grands d'Europe, a disparu, il n'est plus qu'un musée pétrifié, tandis que les marchés résonnent encore de chants ancestraux et que d'humbles artisans perpétuent des traditions immémoriales. La bascule entre permanence et destruction n'est peut-être, au fond, qu'une question de foi. Et la foi, bien souvent, se niche où on ne l'attend pas.

- Cet article est la suite et fin de «Hors saison» (AP418), récit de voyage en Sicile.



ENFUMAGES par Eric Werner

Pour en finir avec le terrorisme

ON DIT SOUVENT QU'IL Y A MANIÈRE ET MANIÈRE DE FAIRE LA GUERRE. IL Y A LA BONNE, CELLE, PAR EXEMPLE, RESPECTANT LE DROIT DE LA GUERRE, ET L'AUTRE, CELLE NE LE RESPECTANT PAS. LE TERRORISME SE RATTACHERAIT À CETTE MANIÈRE ILLICITE DE FAIRE LA GUERRE. MAIS CELA SUFFIT-IL À LE DÉFINIR ?

Le terrorisme est un mot aujourd'hui très utilisé, sauf que tout le monde ne l'utilise pas de la même manière. On ne sait pas toujours où commence le terrorisme et où il finit. Le mot fonctionne également comme instrument de propagande, les États n'hésitant pas à s'en servir pour disqualifier leurs opposants. «De nos jours, observe Jean-François Gayraud, l'empire américain labellise la plupart de ses ennemis sur la scène internationale de "terroristes" au gré de ses intérêts diplomatiques et écono-

miques»(1). L'empire américain n'est pas le seul à agir de la sorte. On le voit aujourd'hui dans la guerre au Proche-Orient, où tous les protagonistes se traitent mutuellement de terroristes. Le mot est également utilisé parfois comme image: quand on parle par exemple de terrorisme intellectuel. Le terrorisme d'État, en revanche, n'est pas une image. Mais il n'en est que très peu question chez les spécialistes. Dire, ce qui est la vérité, que le terrorisme d'État est responsable de beaucoup plus de morts à travers le

monde que toutes les autres formes de terrorisme réunies ne serait peut-être pas très bien reçu.

Le découpage se fait souvent mal entre ce qui est terroriste et non terroriste. On ne dira pas qu'il est arbitraire, mais on voit souvent mal pourquoi telle action serait qualifiée de terroriste et non telle autre pourtant très semblable. Des individus sont par exemple qualifiés de terroristes quand ils crient «Allah Akhbar», mais pas quand ils disent qu'ils veulent «planter les blancs», comme on l'a vu récemment dans la Drôme en France. Le racisme antiblanc est une réalité qui dérange, elle va à l'encontre du narratif officiel qui dit que le racisme antiblanc n'existe pas. Et donc on l'occulte, alors même qu'elle s'impose de plus en plus comme une évidence(2). Sauf que, pour une fois, une partie de l'opinion s'est rebiffée. L'État français ne s'y attendait pas.

CHACUN EST LE TERRORISTE D'AUTRUI

Dans son livre cité plus haut, Jean-François Gayraud reproduit la définition que donne Raymond Aron du terrorisme: «Une action violente est dénommée terroriste lorsque ses effets psychologiques sont hors de proportion avec ses résultats purement physiques». En arrière-plan, il y a cette idée suivant laquelle le terrorisme ne trouve pas sa fin en lui-même — tuer une personne ou un groupe de personnes —, mais dans ses effets psychologiques sur l'opinion qu'il s'agit de terroriser. C'est sa raison d'être même. La véritable raison d'être du terrorisme est

moins de tuer que de terroriser. Mais on pourrait faire remarquer que la violence, lorsqu'elle se déchaîne, fait toujours très peur; la violence quelle qu'elle soit. Il n'y a pas de cas où l'on s'endort tranquillement après avoir été témoin d'un acte de violence. Ce n'est pas spécifique au terrorisme. En ce sens, tout acte de violence a des effets psychologiques.

Il est très difficile aussi de dire ce qui est proportionné ou non dans ce domaine. Les effets psychologiques d'une action violente sont sans lien direct avec ses effets physiques. Quand il y a un millier de morts, les gens sont peut-être *un peu plus* perturbés que quand il n'y en a qu'un seul. Mais pas *mille fois* plus. Le critère de non-proportion est donc plus facilement rempli dans les actions violentes n'entraînant qu'un petit nombre de morts que dans d'autres en entraînant beaucoup. L'assassinat d'un professeur de lettres à Arras relèverait ainsi du terrorisme, non en revanche les massacres du 7 octobre dans les villages et kibboutz israéliens aux alentours de Gaza. C'est assez artificiel.

Chacun est libre de ses définitions. Dans l'usage courant du mot, le terrorisme désigne effectivement surtout des actions violentes de petite ou moyenne importance: typiquement des attaques au couteau dans l'espace public, avec une ou tout au plus quelques victimes. Le mode opératoire sert ici de critère, mais aussi la motivation idéologique. Ce qui différencie le terrorisme de la criminalité ordinaire, c'est la motivation idéolo-

gique. Les criminels de droit commun n'ont pas de motivation idéologique, alors que les terroristes ou réputés tels, eux, en ont une: ils se réclament d'une cause, par exemple la guerre sainte («Allah Akhbar»). Mais on a vu plus haut que quand cette motivation s'avérait gênante pour le pouvoir, elle passait aisément à la trappe. Le pouvoir admet volontiers l'existence d'une menace terroriste liée à l'islamisme, non en revanche d'une menace similaire liée au racisme antiblanc. Et donc, c'est un procureur ordinaire qui s'est saisi de l'enquête sur les attaques au couteau survenues à Crépol, non le parquet national anti-terroriste, comme, de prime abord, on s'y serait peut-être attendu.

Bref, dans l'usage courant du mot, le terrorisme se confond peu ou prou avec ce qu'on appelait au début du XVIII^e siècle la «petite guerre»: guerre qui est devenue au XX^e siècle la guerre de partisans, et à notre époque la «guerre moléculaire». Dans tous ces cas, on est en présence d'actions violentes de petite ou moyenne importance, mais non assimilables à la criminalité ordinaire (même si bien sûr l'autre camp ne tient pas compte de cette différence: de telles actions sont assimilées par lui à la criminalité ordinaire). D'où cette question: puisqu'il existe déjà des mots ou des expressions pour désigner cette réali-

té-là, à savoir des actions violentes de petite ou moyenne importance non assimilables à la criminalité ordinaire, pourquoi ne pas les utiliser *eux*, ces mots, au lieu de parler de terrorisme? Soyons plus concret encore. Plutôt que de parler de terrorisme à propos de l'assassinat d'un professeur de lettres à Arras, pourquoi ne pas reconnaître tout simplement que ledit assassinat relèverait de la «petite guerre»? On ne va évidemment pas le faire ici, car on n'a pas envie de se créer des ennuis. Mais d'un simple point de vue méthodologique, la question se pose et ne peut pas ne pas se poser.

PARLONS FRANC

Je vais ici dire ce que je pense. Le terrorisme est aujourd'hui un mot piégé, il serait préférable de ne pas l'utiliser du tout. Non seulement il ne dit pas la réalité, mais il contribue à l'occulter et à la faire apparaître autre qu'elle n'est. Quelque part aussi, c'est un instrument de pouvoir, car il sert à influencer l'opinion, et à ce titre encore il est préférable de ne pas l'utiliser. Il faut une fois de plus suivre le conseil de Machiavel, qui dit qu'il lui semble «plus convenable de suivre la vérité effective de la chose que son imagination». Les mots qu'on utilise doivent être en accord avec la réalité effective de la chose. En l'espèce, je

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

n'en vois que deux, de mots en accord avec la réalité effective de la chose. Il y a d'un côté ce qui relève de la *guerre*, de l'autre ce qui relève de la *délinquance*.

En quoi la guerre se différencie-t-elle de la délinquance? Il faut ici se référer à Clausewitz, quand il dit que la guerre est poursuite de la politique par d'autres moyens. La guerre se caractérise par le fait qu'elle est un moyen de la politique. C'est la politique qui est ici la fin, la guerre n'est qu'un moyen. Partout, donc, où une action violente apparaît comme étant en lien avec la politique, au sens où elle est finalisée par la politique, on parlera donc de guerre. Dans tous les autres cas, on parlera de délinquance. La délinquance se différencie de la guerre en ce qu'elle est *apolitique*: sans lien avec la politique. Évidemment se pose ici la question de savoir s'il est possible de concevoir une action violente, quelle qu'elle soit, sans lien au moins indirect avec la politique. Évidemment non. Mais il y a le plus et le moins. Dans la criminalité de droit commun, la politique est peut-être présente, mais très en arrière-plan. Au contraire, quand des individus crient «Allah Akhbar» en tuant des professeurs ou des passants dans la rue, elle est très clairement au premier plan. On ne peut pas non plus dire que quand des individus se proposent d'aller «planter des blancs», la politique ne soit pas au premier plan. Ces individus font la guerre, que cela nous plaise ou non. Le Hamas

lui aussi fait la guerre, que cela nous plaise ou non.

On objectera peut-être qu'il y a manière et manière de faire la guerre. Il y a la bonne, celle, par exemple, respectant le droit de la guerre, et l'autre, celle ne le respectant pas. Le terrorisme se rattacherait à cette manière illicite de faire la guerre. Personnellement, je ne crois pas à cette distinction. Il n'y a pas à mon avis de bonne manière de faire la guerre, il n'y en a qu'une: la mauvaise. Autrement, on s'expose au risque de perdre la guerre. Quant au droit de la guerre, exceptionnellement on le respecte, quand on a intérêt à le respecter. Autrement, on ne le respecte pas. Et ceux qui s'en réclament sont souvent les derniers à le respecter. La guerre marque l'échec du droit, et donc cela n'a pas de sens de la soumettre au droit. On peut en revanche essayer d'éviter la guerre: ça oui. Personnellement, je suis pour qu'on évite la guerre.

- Illustration: la prise en otages des athlètes israéliens aux JO de Munich en 1972 (vue d'artiste)

NOTES

1. Jean-François Gayraud, *Théorie des Hybrides: Terrorisme et crime organisé*, CNRS éditions, 2017, pp. 171-172.
2. Une enseignante dans un établissement public de Seine-Saint-Denis constatait récemment qu'il y avait «une attitude de plus en plus anti-Blancs chez ses élèves» (cité in *Courrier international*, No 1721 du 26 octobre au 1er novembre 2023, p. 21).



LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

Philosophie de l'Éducation: s'éclaircir les idées

EST-IL ENCORE POSSIBLE D'ÉDUIQUER LES ENFANTS? NOUS EN DOUTONS DE PLUS EN PLUS — ET NOUS SENTONS AUSSI QUE C'EST UNE CATASTROPHE SANS PRÉCÉDENT. ARIANE BILHERAN REVIENT ICI SUR CE QUI CONSTITUE LES PILIERS D'UNE ÉDUCATION, AUTREMENT DIT LES CRITÈRES FONDAMENTAUX D'UNE SOCIÉTÉ CIVILISÉE.

«La liberté est fille de l'autorité bien entendu. Car être libre, ce n'est pas faire ce qui plaît; c'est être maître de soi, c'est savoir agir par raison et faire son devoir. Or c'est justement à doter l'enfant de cette maîtrise de soi que l'autorité du maître doit être appliquée.» — Émile Durkheim, *Éducation et sociologie* (1922).

Klemperer nous l'avait démontré, ainsi que d'autres, dont Orwell: le totalitarisme ne peut proliférer qu'à partir d'une corruption des mots. Les mots finissent par désigner le contraire de ce qu'ils représentaient, entraînant un rapport à l'expérience toujours plus problématique. La novlangue est bien

le symptôme le plus criant du totalitarisme. Nous connaissons le penchant des systèmes totalitaires à accaparer l'esprit des enfants, et en particulier, à les retourner contre leurs parents, avant de les endoctriner pour servir de chair à canon dans des projets à visée militaire.

DE QUOI S'AGIT-IL?

Alors, que signifiait «éduquer» dans l'ancien temps? Aujourd'hui, on nous explique qu'il est souhaitable, sinon obligatoire, d'éduquer les enfants à la sexualité. La confusion en France avait déjà été introduite entre les termes

instruction et éducation, le ministère de l'Instruction publique devenant celui de l'Éducation nationale, transformant les enseignants en éducateurs, loin des traditionnels instructeurs. Si la famille était à l'origine le principal éducateur des enfants, l'État a désormais repris le contrôle de cette fonction, amalgamant pédagogie et éducation. Que l'on ne s'étonne pas de la suite de l'histoire.

La philosophie morale et politique, durant des siècles, nous a indiqué le rôle immense que devait jouer l'éducation, sa nature et sa fonction. Dans un petit livre qui mériterait d'être davantage lu, intitulé *Réflexions sur l'éducation*, Kant nous dit: «L'éducation est un art dont la pratique doit être perfectionnée par beaucoup de générations. Chaque génération, instruite des connaissances des précédentes, est toujours plus à même d'établir une éducation qui développe d'une manière finale et proportionnée toutes les dispositions naturelles de l'homme et qui ainsi conduise l'espèce humaine tout entière à sa destination.»

Si cet art a été perfectionné par beaucoup de générations, il a suffi dans les faits d'une ou deux générations pour tout déconstruire. Ce qui me permet de réaliser cette datation, ce sont les livres de Liliane Lurçat qui dénonçait la destruction savante de l'école par la survenue des écrans. Nous pourrions aussi regarder, puisque je collectionne les vieux manuels de latin, ce qui était enseigné en sixième dans les années 1950 aux élèves, ou encore les problèmes à résoudre des certificats d'études. Le totalitarisme, traitant l'en-

fant comme un adulte en miniature, n'a plus besoin de l'éduquer: il a besoin de déclencher tout son réservoir pulsionnel, ou son animalité, pour servir son régime politique avide de guerre totale. Rousseau, dans l'*Émile* (II) avait dit cette vérité: «L'enfant a des manières de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres; rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres.» Et encore: «Laissez mûrir l'enfance dans les enfants.» Alors, que signifie être un enfant? C'est tout d'abord être sans parole, non que l'adulte ne lui en concède pas, contresens que l'on peut lire souvent, mais parce que l'enfant a besoin d'un porte-parole pour sa propre protection, et que seuls les adultes peuvent l'introduire au monde du langage, de la représentation, de la rationalité. Le constat de Kant est le suivant: l'homme est «comme un animal qui a besoin d'acquérir de la maîtrise. [...] Il faut donc à l'homme une éducation; mais celui qui a tâche de l'éduquer est aussi un homme, affecté par la grossièreté de sa nature, et il doit produire chez l'autre ce dont il a lui-même besoin. C'est pourquoi l'homme dévie constamment de sa destination.»

L'ÉDUCATION EST UNE QUESTION POLITIQUE

L'éducation est «le plus grand et le plus difficile problème qui puisse être proposé à l'homme», dit Kant dans la *Critique de la raison pure*. Et ce problème est d'autant plus ardu, que seule l'expérience en matière d'éducation nous permet d'acquérir de la connaissance. L'empirisme est

la seule voie possible. Avec une autre aporie: pour éduquer convenablement, encore faut-il avoir déjà été convenablement éduqué. L'éducation est liée au problème de la liberté: l'homme est la seule créature qui doive être éduquée pour se dégager de son animalité afin de déployer son devenir, qui est dans son aptitude à la liberté et au perfectionnement. C'est en cela que Kant comme Hegel sont opposés à toute pédagogie qui ne se fonderait que sur le jeu et l'intuition, pour lui préférer des enseignements plus rationnels tels que ceux des langues anciennes (Hegel) et de la grammaire (Kant). Il existe un lien de cause à effet entre éducation et histoire de l'humanité: l'éducation est l'expérience de l'humanité, nécessairement inachevée et incomplète; elle a pour ambition d'aider l'enfant à dépasser une liberté anarchique pour l'élever à une liberté raisonnable. On retrouve ici les préoccupations de Kant dans son *Anthropologie du point de vue pragmatique*. L'homme a un penchant inné au mal («le mal radical»: à la racine), qui lui fait aisément abuser de sa liberté avec des excès de sauvagerie qu'il convient de contenir par la discipline et la rationalité. Pour les deux philosophes, pour ceux qui les ont précédés (Platon, Sénèque, Thomas d'Aquin, etc.) et ceux qui leur ont succédé (lire par exemple le remarquable article d'Hannah Arendt «La crise de l'autorité»): sans mœurs, une société ne tient pas debout politiquement. L'éducation est donc pilier, rempart et soutien de l'œuvre de civilisation. Hegel parlait de passer de la conscience empirique individuelle (que nous pourrions appe-

ler aujourd'hui le petit narcissisme de chacun) au savoir absolu de l'esprit universel. Souvenons-nous de ce que Hegel fondait ses observations sur l'expérience: recteur d'élèves âgés de huit à vingt ans à Nuremberg, il privilégiait la transmission d'une formation humaniste, ferme sur la discipline et ouverte à l'universel. Bernard Bourgeois, son excellent commentateur et traducteur, transmet d'ailleurs cette anecdote: un cercle d'élèves se réunissait en cachette pour lire et discuter des textes allemands hostiles à l'occupant français, avant d'être surpris par Hegel, qui les félicita, mais les exhorta à venir lire sous son contrôle et de manière cursive Homère dans le texte. Le message était clair: avant d'émettre des opinions belliqueuses, instruis-toi correctement aux Anciens. Ton avis en sera plus avisé.

LES ÉTAPES DE L'ÉDUCATION

Pour Hegel, si «la vie éthique doit s'enraciner dans l'enfant comme sentiment» (*Principes de la Philosophie du Droit*), c'est surtout le rôle de la mère, puis de la famille, qui est important dans les premiers temps de l'éducation, par la tendresse. L'enfant ne doit donc pas être confié trop tôt à la société civile, car la famille est un milieu éthique naturel où règne le rapport personnel du sentiment, de l'amour, de la confiance, dans lequel «l'enfant a une valeur parce qu'il est enfant», reçoit l'amour sans mérite et la colère sans droit à lui opposer. La société civile est un milieu éthique où l'homme vaut parce qu'il fait, son universalité objective. Il est inutile et

barbare de traiter l'enfant comme un adulte: il s'agit d'un mensonge dont l'enfant lui-même n'est pas dupe, car il sait qu'il n'est pas fini, il est insatisfait d'être ce qu'il est, il aspire à devenir grand. L'erreur laxiste est plus grave que l'erreur répressive, car il s'agit avant toute chose de transmettre des principes moraux qui permettront une conduite adéquate à la vie civile. L'enfant doit sortir de l'immédiateté. Il existe alors encore deux autres étapes, dont l'une préalable à la seconde: la discipline et la culture.

«Celui qui n'est pas cultivé est brut, celui qui n'est pas discipliné est sauvage. Le défaut de discipline est un mal bien plus grand que le défaut de culture, car celui-ci peut se réparer plus tard; mais la sauvagerie ne peut plus être chassée et une erreur dans la discipline ne peut être comblée.» (Kant, *RE*).

Le propos philosophique est clair: l'homme doit s'extraire de l'état de nature, où l'homme est un loup pour l'homme, pour se hisser à l'état de culture, à savoir, la conscience du devoir et de la liberté raisonnable. Seule la contrainte permet de conduire à la liberté. Kant a d'ailleurs ce constat: l'homme est le seul animal qui doit travailler, transformer la matière; il cultive le monde et se cultive. Pour Kant, après l'âge de seize ans, l'éducation ne peut plus transformer véritablement l'enfant: le caractère physique, intellectuel, moral est acquis. Seule l'instruction peut être complétée. L'éducation commence dès la naissance, et le philosophe distingue aussi trois périodes. La première, au cœur

de la famille, avec les soins du corps et le développement de la motricité. La deuxième, également dans la famille, avec la discipline, qui doit rendre l'enfant apte à l'école, pour sa formation intellectuelle. La troisième, à l'école, et la plus décisive, par la culture de l'âme et l'éducation morale.

«Dans l'éducation donc, l'homme doit:

1° être discipliné. Discipliner signifie: chercher à empêcher que l'animalité ne soit la perte de l'humanité, aussi bien dans l'homme privé que dans l'homme social. La discipline ne consiste qu'à dompter la sauvagerie.

2° être cultivé. La culture comprend l'instruction et les divers enseignements. Elle procure l'habileté.» (*RE*)

LA CONFUSION ACTUELLE

Nous voyons que ces études de philosophie politique se fondaient sur le bon sens empirique. La psychologie de Piaget, celle d'Henry Wallon et d'autres grands psychologues de l'enfance ne les ont pas contredites, non plus que les études de Freud. Éduquer, dans le sens freudien, c'est bien introduire le «principe de réalité», le poids du monde et la sortie progressive de la frustration, notamment par une éducation morale. D'où nous vient aujourd'hui une telle recrudescence de sauvagerie dans la société, et d'impossibilité à éduquer les enfants? Rousseau nous disait dans l'*Émile* (II) «La nature veut que les enfants soient enfants avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces qui n'auront ni maturité ni saveur, et ne

tarderont pas à se corrompre.» Eh bien, c'est précisément là que nous en sommes! L'enfance n'est plus du tout un cocon protégé qui permettait à l'enfant de grandir en dehors de la tragédie du monde, qu'il conviendrait d'affronter ultérieurement. Liliane Lurçat nous avait avertis dans ses livres de la catastrophe en cours: «même l'école ne veut plus transmettre, elle veut nous persuader.» (*La manipulation des enfants par la télévision et par l'ordinateur*). Le monde de la discipline, et avec lui, celui de la morale et de la rationalité, se sont éteints, au profit de la manipulation des enfants par les écrans, de la persuasion et de l'influence, du divertissement au détriment de l'instruction et de la culture. L'encouragement aux pulsions et à la criminalité mimétique est un déni d'enfance, confinant l'enfant à «l'autogestion».

Pire, l'attitude du monde adulte envers le monde de l'enfance est devenue immorale: accusés d'être des tueurs potentiels durant le Covid, exposés en permanence à la dureté du monde et de ses violences, par les écrans, les simulations d'attentats dans les écoles, «l'éducation sexuelle», les «plans de prévention du harcèlement scolaire» (qui nourrissent tout un tas d'individus, mais ne sont guère efficaces), etc., les enfants sont condamnés à ne plus vivre l'innocence de leur enfance. L'école ne les protège pas de la dureté du monde et de ses violences, mais les y expose en permanence. Les séries télévisées, les réseaux sociaux, l'angoisse des adultes se reportent sur les enfants. Cette priorité donnée à l'image entraîne pour tous les cerveaux,

mais encore plus, les cerveaux en développement, ce que nous appelons en psychopathologie une «déréalisation»: une perte de contact avec la réalité. Nous croyons, parce que nous l'avons vu sur une vidéo et que cela nous a paru «comme vrai», que l'image contient en elle sa propre crédibilité sans que des références sérieuses à une réalité extérieure l'accompagnent. Mais nous oublions que toute vidéo peut être le fruit d'une ingénierie médiatique, d'un montage, et que les manipulations, en particulier lors des propagandes de guerre, sont une banalité. Souvenons-nous du constat d'Orwell en Espagne. Ainsi faut-il toujours conserver de la prudence. Notre cerveau n'a pas l'aptitude à filtrer les images, qui parlent directement à nos émotions. Hannah Arendt, dans *La crise de la culture* en 1958, nous avait alertés: «Si nous ne leur transmettons pas le monde, ils le détruiront.» Au désenchantement de l'enfance s'ajoute la «déshumanisation de l'amour», que Liliane Lurçat dénonçait déjà comme un objectif politique de coercition sur les âmes: «Les plus jeunes sont les plus sensibles aux endoctrinements collectifs, et ils sont spécialement visés.» Notre fracture avec le passé est immense. La chute des interdits a entraîné celle du sentiment de culpabilité, et cette fracture est aussi celle qui a désaffilié les enfants d'aujourd'hui des grandes œuvres littéraires, qui les initiaient autrefois à la vie du cœur et de l'esprit, aux passions et aux tragédies humaines.

LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

Le délire climatique des eurocrates et le fusil de Tchékhov

IL N'EST PAS AVÉRÉ QUE L'UE VEUILLE MASQUER LE MUSEAU DES VACHES. IL EST CERTAIN EN REVANCHE QUE DES «ÉTUDES» SONT EN COURS. LES VAPEURS HALLUCINÉES ÉMANANT DES CERVELLES DE TECHNOCRATES PARAÎSSENT BEAUCOUP PLUS TOXIQUES QUE LE MÉTHANE DES PAUVRES BOVINS.

Un lecteur attentif me signale que ma diatribe contre le projet eurocratique de masquage des vaches publiée dans notre dernier numéro («Hors saison», AP418) était probablement infondée.

J'avais appris par une source d'ordinaire plutôt fiable que Mme von der Leyen voulait mettre des masques anti-méthane sur le museau des vaches, mais je n'avais pas eu la présence d'esprit de revérifier les sources. Ce genre de sottise

me semblait parfaitement logique, venant de l'ex-ministre de la Défense allemande, qui réussit la prouesse de réduire en bonsaï stratégique ce qui était déjà un nain militaire.

J'aimerais bien que mon emportement soit injustifié, cela me rassurerait; mais il se pourrait qu'il soit simplement précocé, comme beau-

coup de fuites et de mises en garde au sujet des absurdités de la clique et du claque de Bruxelles.

Car même si Cruella n'a pas encore formellement exigé l'imposition des

masques, l'idée est néanmoins dans l'air depuis au moins deux ans. On peut s'en assurer par cet article de la revue hyperbranchée Wired, ou encore par celui-ci, de la vénérable agence Bloomberg. Où l'on apprend que des «masques

contre les rots

de vaches» ont remporté le *Prix du design climatique* présidé par Jony Ive, qui connut des jours plus brillants à la tête du design d'Apple. Ce genre de projets ne sont pas développés sans une perspective d'application, surtout dans un système gouverné par la «communication» et les effets d'annonces. La torture



respiratoire des vaches sous prétexte de climat — comme celle des enfants sous prétexte de pandémie au temps du Covid — nécessite un dispositif «scientifique» préexistant. «Il faudrait filtrer les rots des ruminants — oh, tiens, on a justement l'appareil idoine.»

Tchékhov avait énoncé ce principe narratif il y a plus de cent ans. Il l'appliquait, il est vrai, à la scénographie théâtrale:

«Si un fusil est accroché au mur dans le premier acte, il doit nécessairement faire feu au deuxième ou au troisième. Si personne n'est destiné à s'en servir, il n'a aucune raison d'être placé là.»

La divulgation préemptive de ces projets semble irriter les autorités, comme cela transpire de cet article de TF1. Car cette folie s'inscrit logiquement dans les projets de réduction de cheptels à des fins de conformation aux «objectifs climatiques».

Évidemment, «rien n'est encore arrêté», mais il est bien clair que les fuites concernant des projets «en cours d'examen» ont pour fonction de sonder les opinions.

En revanche, la fermeture d'exploitations agricoles dans le cadre du même délire est déjà une réalité en Hollande. Elle a entraîné des manifestations de masse qui ont été très

violemment réprimées. Dans un tel contexte, il ne me semble pas illégitime de «fuir» ce genre de «projets» avant qu'ils soient appliqués à coups de bottes et de crosses. Nous avons vu le même genre de stratégie au sujet des monnaies numériques, des pass sanitaires, etc. Aujourd'hui, c'est l'«identité numérique européenne» qui soudain passe du statut de théorie du complot à celui de réalité administrative. Ou comme l'on dit sur Twitter, une théorie du complot n'est souvent qu'un état de fait énoncé un poil trop tôt.

Enfin, je profite de ce rectificatif pour souligner une fois de plus, mais sur un ton plus sobre, la folie rugissante — et pourtant inaudible pour les multitudes — que trahissent les projets de lutte «climatique» des élites occidentales et globalistes. À supposer même que le masquage des museaux de vaches — voire l'extermination des cheptels — soit une solution viable à un problème correctement posé, à quoi bon ruiner les éleveurs irlandais ou bataves avant d'avoir persuadé l'Inde avec ses 300 millions de vaches sacrées d'appliquer les mêmes mesures? À moins que l'Europe-«jardin», comme la définit M. Borrell, ne respire pas le même air que la «jungle» où barbote le reste de l'humanité?

PORTRAIT par Ariane Bilheran

Liliane Lurçat

ELLE FUT UNE LANCEUSE D'ALERTE PRÉCOCE SUR UN CRIME CAPITAL: LA DESTRUCTION MÉTHODIQUE DE L'ENSEIGNEMENT PAR DES MÉTHODES PÉDAGOGIQUES FARFELUES, LA PROPAGANDE ET LES ÉCRANS.

«Ma formation de psychologue a deux sources, l'école de la vie pendant l'occupation allemande, et plus tard l'attention affectueuse d'un maître [Henri Wallon].» (In: La manipulation des enfants par la télévision et l'ordinateur.)

Liliane Lurçat, née Lipah Kurtz le 13 mars 1928 à Jérusalem et morte le 15 mai 2019 à Paris, fut docteur en psychologie, ancienne directrice de recherche honoraire au CNRS en psychologie de l'enfant, spécialiste réputée en pédagogie.

À la fin des années 1990, elle dénonça la méthode globale d'apprentissage de la lecture et ses conséquences. Les méthodes globale et semi-globale ont constitué un handicap dans les apprentissages fondamentaux des enfants. Elle analysa la relation des enfants aux écrans, «une relation magique». Son livre *La manipulation des enfants par la télévision et l'ordinateur* aborde le thème de la manipulation et de l'influence des médias numériques en général, mais aussi la confusion entre la vie réelle et les images. Les écrans font de nous des conformistes qui s'ignorent.

«La publicité et la propagande peuvent ainsi agir sur les désirs, les goûts, les besoins, les opinions et sur des conduites plus élaborées. Elles

peuvent agir sur le jugement. Elles peuvent déclencher des indignations, des engouements collectifs pour des objets de consommation aussi bien que pour des vedettes du sport, de la mode, du spectacle et de la politique, grâce à des suggestions fréquentes et répétitives.» (ibid.)

Mais son ouvrage capital fut *La destruction de l'enseignement élémentaire et de ses penseurs*, une diatribe menée contre les idéologues des sciences de l'éducation. Forte de son expérience de terrain, elle alerta sur la gravité de l'abandon des méthodes traditionnelles d'enseignement, de l'abolition de la transmission par l'émergence de méthodes aventureuses, toutes plus farfelues les unes que les autres. Les conséquences en furent un désastre dans l'apprentissage du calcul, de la lecture et de l'écriture, désastre volontaire, handicapant les enfants et entraînant l'explosion de la dyslexie, de l'illettrisme, l'apparition des ZEP (zones à éducation prioritaire) dans les banlieues à forte population immigrée et la disqualification de la fonction enseignante. Elle fut l'une des premières à identifier que les «compétences» remplaçaient les connaissances, dans un projet totalitaire de création d'un «homme nouveau», porté par le péda-

gogisme, les penseurs des Sciences de l'éducation et les IUFM. Cette «école totalitaire» empêche le développement d'une pensée autonome, promeut le bourrage de crâne et le formatage politique: bien-pensance, suppression de pans entiers de l'Histoire de France, réduction des grands classiques de la littérature, théorie du genre et sexualités choisies.

Liliane Lurçat dénonça une école qui s'arrogeait le droit d'éduquer l'enfant à sa façon, ou plutôt de le déséduquer, et de ne plus l'instruire. Dans son livre *Vers une école totalitaire? L'enfance massifiée à l'école et dans la société*, elle écrit:

«L'école n'est plus l'institution sur laquelle on pouvait se décharger de l'instruction et de certains des aspects de l'éducation des enfants. C'est un lieu qui reflète les vicissitudes de l'époque, en particulier l'abandon moral et souvent matériel de beaucoup d'enfants, livrés à toutes sortes d'influences que personne ne maîtrise.»

Les psychopédagogues ont une conception déterministe de l'enfant:

«L'évaluation se ramènerait ainsi à une appréciation des aptitudes et des attitudes de chaque enfant. [...] Il suffit de consulter les bulletins remplis à la fin de la petite section maternelle par les maîtres. Les rubriques proposées pour apprécier les divers aspects de la personna-

lité et des compétences des enfants peuvent être utilisées à des fins prédictives. [...] L'être en devenir est ainsi enfermé dans le bambin: il est déterminé. [...] La prédiction d'échec avant tout apprentissage est une absurdité.»

Soucieuse de l'apprentissage du graphisme comme base de l'écriture, du geste porteur de forme et de sens, elle s'inquiéta du déploie-

ment de l'ordinateur à l'école comme à la maison: l'ordinateur trouble l'apprentissage de l'écriture, entrave le lien entre le geste et le centre du langage dans le cerveau. Pour Lurçat, l'écriture en script est à bannir, car elle crée une discontinuité entre le geste et le cerveau, qui trouble la perception des mots. C'est en écrivant qu'un enfant enregistre et accède au

sens. Si ces automatismes ne sont pas acquis, il ne peut y avoir ni mémorisation ni maîtrise du sens. L'Éducation nationale fabrique donc en masse non seulement des dyslexiques, mais encore des dysgraphiques à l'écriture illisible. Dans une interview du 28/08/2009 donnée à Natacha Polony pour le Figaro, Liliane Lurçat indiquait: «Un jour, une institutrice à qui je conseillais d'accompagner le geste des élèves me répondit qu'il était "fasciste de leur tenir la main pour leur donner un modèle".»



TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 3 au 9 décembre 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Journalisme de complaisance. Après la mort de Kissinger, Seymour Hersh a publié un essai riche et passionnant sur ses relations avec le vieux requin de la géopolitique. Tout est à lire et méditer — et l'article sera sans doute traduit en français. Mais notons d'emblée ce détail éloquent quant au fonctionnement de la propagande officielle U. S. et de ses relais complaisants dans la presse. Fraîchement débarqué au bureau washingtonien du *New York Times*, le jeune Hersh découvre avec stupéfaction que Kissinger, alors conseiller à la sécurité de Nixon, est continuellement au téléphone avec le rédacteur responsable et lui dicte littéralement ce qu'il convient d'écrire.

«Ayant observé ce manège pendant une semaine ou deux, j'ai demandé au journaliste s'il avait déjà vérifié ce que Kissinger lui avait dit — le fait est que les articles ne citaient jamais Kissinger nommément, mais de hauts fonctionnaires de l'administration Nixon — en appelant par exemple William Rogers, le secrétaire d'État, ou Melvin Laird, le secrétaire d'État à la défense, et en s'entretenant avec eux sur le fond. "Bien sûr que non", m'a dit mon collègue. "Si je faisais cela, Henry ne traiterai plus avec nous".»

On peut imaginer le même dialogue de nos jours: il suffit de remplacer Henry par Tony (Blinken). Cette belle coutume nous en dit long sur la déontologie et le rôle réel de la presse de grand chemin.

Morsures de vipère. Les personnalités, les sportifs, les chercheurs tombent ces derniers temps comme des mouches. La défaillance cardiaque est de saison,

comme on l'a vu avec la mort opportunément subite de l'eurodéputée Michèle Rivasi alors qu'elle allait publier un rapport sur les soupçons de corruption entre Mme von der Leyen et la maison de philtres & poisons Pfizer. Sa pompe l'a lâchée alors que Mme Rivasi n'avait aucun antécédent cardiaque: les conspirationnistes ont aussitôt accusé le vaccin! Ils auraient aussi bien, tant qu'à faire, pu regarder ailleurs: par exemple, du côté de la CiA et de son pistolet à dards indétectables injectant un poison intraçable à base de venin de mollusque. C'est vrai, ça fait vraiment James Bond, même si l'appareil est officiellement opérationnel depuis au moins 1975. On l'a développé sans doute par pur plaisir de la recherche.

Marty fulmine. Le procureur et sénateur (PLR) Dick Marty est l'une des personnalités suisses les plus respectées, notamment en raison de ses enquêtes intrépides sur les prisons secrètes de la CIA ou le trafic d'organes au Kosovo. Placé sous protection judiciaire, Marty a eu le temps de réfléchir au monde comme il ne va pas. Il en a tiré un livre «caus-tique» où il «égratigne» le pouvoir helvétique. L'ouvrage n'est pour le moment disponible qu'en italien, mais les accusations qu'il porte sont lourdes, à en croire les déclarations récentes de l'auteur. En réalité, son «égratignage» n'est rien moins que la dénonciation d'une dérive autoritaire totalement incompatible avec la démocratie suisse:

«...Le Conseil fédéral hésite de moins en moins à recourir à des droits d'exception. Je trouve cela assez inquiétant. (...) On assiste à un déplacement du pouvoir vers l'exécutif, au détriment du législatif, et de plus en plus, du judiciaire. (...) Un peu partout, le système démocratique se dérègle en faveur du gouvernement, qui

invoque de plus en plus le secret d'État et cache des informations au parlement et aux citoyens. Par exemple, en passant des contrats à hauteur de milliards de francs pour des vaccins durant la pandémie, où aucune information sur le sujet n'a été rendue publique. Or, un des principes cardinaux de la démocratie est justement la transparence.»

Parions que le système suisse, le plus parfaitement démocratique au monde, réagira à ces accusations avec franchise, en recourant à sa méthode bien rodée: celle de la «tiroirisation» (ou schubladisation, en patois franco-alsacien fédéral).

Délicatesse. Un F-35A de l'armée coréenne a été vicieusement attaqué par un oiseau. L'inspection a montré que le chasseur furtif avait «subi des dégâts sur quelque 300 composants, dont la cellule, la structure, le moteur et le système de contrôle et de navigation». Le coût de la réparation a été estimé à 107 millions

de dollars — soit davantage que le prix d'achat de l'appareil. La Corée a donc jugé moins coûteux de rayer l'engin de son effectif. Les médias US détermineront sans doute que l'oiseau kamikaze avait été télécommandé par les Russes. Quant à l'armée de l'air suisse, qui s'apprête à étrenner 36 exemplaires de ce redoutable bibelot de vitrine, elle ferait bien de commencer par nettoyer le ciel helvétique de tout volatile potentiellement hostile, moineaux et cerfs-volants compris.

Une piste stupéfiante. Si vous vous intéressez au maniement réel de la politique et des masses, il vous est indispensable de suivre la piste de la cocaïne, affirme Brigitte Bouzonnie. Et elle explique pourquoi dans cet essai assez... stimulant sur ce formidable «tranquillisant social» dont la consommation a explosé en même temps que la pensée critique se ratatinait.

Pain de méninges

JOURNALISME, OU CRIME EN BANDE ORGANISÉE

Tous les journaux seront dans un temps donné lâches, hypocrites, infâmes, menteurs, assassins; ils tueront les idées, les systèmes, les hommes, et fleuriront par cela même. Ils auront le bénéfice de tous les êtres de raison: le mal sera fait sans que personne en soit coupable. Je serai moi Vignon, vous serez toi Lousteau, toi Blondet, toi Finot, des Aristide, des Platon, des Caton, des hommes de Plutarque; nous serons tous innocents, nous pourrons nous laver les mains de toute infamie. Napoléon a donné la raison de ce phénomène moral ou immoral, comme il vous plaira, dans un mot sublime que lui ont dicté ses études sur la Convention: les crimes collectifs n'engagent personne. Le journal peut se permettre la conduite la plus atroce, personne ne s'en croit sali.

— Honoré de Balzac, *Les illusions perdues*.

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



La Vespa. Catane, 26.11.2023.

Shooting de mode devant le Grand théâtre Bellini. La productrice et le réalisateur sont chinois, le personnel indigène, et le modèle... hybride, latino-asiatique! L'Europe est devenue le décor d'un mythe sur l'Europe. C'est le nouveau monde en raccourci.